

**Le Petit Prince ne va pas bien.
Essai sur une pédagogie à rebours
(The Little Prince is Not Well. Essay on Education
Gone into Reverse)**

Corina IFTIMIA

Ștefan cel Mare University of Suceava, Romania

Abstract: In the present paper we compare Saint-Exupéry's *Le petit prince* with Mike Osborne's movie *The Little Prince* from the perspective of certain modern teaching strategies, which we consider to be "anti-pedagogical" at best. The aim of this essay is to point out that nowadays' education, be it parental or institutional, hence child/student-oriented, is going in a wrong direction and, worse even, leading to traumas. One of the multiple causes is that literature plays an ever less significant role in the process of education..

Keywords: education gone into reverse, literature, cinema, *The Little Prince*, trauma

Paru en 1943, le livre *Le petit prince* de Saint-Exupéry ne cesse d'attirer un grand nombre de lecteurs de tous âges et de séduire des producteurs du monde du divertissement. Dans la dédicace, l'auteur conclut un pacte de lecture dans des termes insolites. La première de couverture laisse présager un livre qui s'adresse aux enfants ou en tout cas, à un public jeune : l'image d'un petit garçon sur une boule de terre et le titre *Le petit prince* annoncent un conte de fées. Cependant, l'auteur dédie son livre à « une grande personne », Léon Werth, son meilleur ami, « quand il était petit garçon ». On comprend finalement que le livre

s'adresse aux adultes qui n'ont pas oublié qu'avant d'être des grandes personnes, ils ont été des enfants.

Il paraît que c'est aussi l'enjeu de la dernière adaptation cinématographique du livre, réalisée par Mark Osborne en 2015. La dernière en date, car certainement il y en aura d'autres. Celle-ci est précédée par une adaptation russe de 1966 réalisée par le Lituanien Arūnas Zebriūnas, une fantaisie musicale américano-britannique réalisée par Stanley Donen sur un scénario et paroles de musique d'Alan Jay Lerner, un téléfilm musical en allemand en 2008, une série animée en français entre 2010-2013 librement adaptée, une comédie musicale réalisée par Richard Coccitaneen 2002 (celui à qui l'on doit la comédie musicale *Notre Dame de Paris*), un opéra contemporain en 2014 sur la musique de Michael Levinas et, enfin, un parc d'attraction dédié au petit prince en Alsace, ouvert depuis 2014.

L'adaptation animée d'Osborne a plusieurs atouts pour obtenir l'adhésion et public, et des spécialistes. Premièrement, la technique du stop-motion qui consiste à filmer des objets réels « à l'aide d'une caméra dédiée à l'animation, c'est-à-dire pouvant enregistrer une seule photographie à la fois sur une pellicule cinématographique ou sur un support numérique. Filmés image par image, il s'agit, à chaque prise, de les déplacer légèrement afin que lorsque la vidéo est passée à vitesse normale (24 images par seconde), ils semblent animés. »¹ Les objets sont en papier et ils représentent le personnage du petit prince et son monde : le renard, le serpent, la rose, l'aviateur et autres. Cette technique est employée pour les extraits du livre de Saint-Exupéry qui constituent seulement une partie du film. L'autre partie, celle qui

1 https://canope85.canoprof.fr/eleve/Formations/Le%20cin%C3%A9ma%20d%27animation/activities/cinema_animation_1.xhtml (consulté le 11.11.2020)

raconte l'histoire de l'amitié entre l'aviateur devenu vieux et une fillette est réalisée sur la technique des images de synthèse.

L'essentiel. Histoire du livre / histoire filmique

Dans son livre, Saint-Exupéry transforme l'épisode d'une panne dans le Sahara (raconté en détail dans le livre *Terre des Hommes*) en une histoire philosophique et moralisatrice sur l'amour, l'amitié, l'innocence, la mort, qui sont à la fois des sujets de réflexion et d'apprentissage pour les adultes et pour les enfants. Pour les adultes, car il est question de « rites trop oubliés »², comme disait le renard.

En plein désert donc, le narrateur fait la rencontre insolite du petit prince, un garçon tombé du ciel. Il venait de loin, de l'astéroïde B 612, avec un vol d'oiseaux migrateurs. L'aviateur reconstitue son histoire par bribes, au fur et à mesure que la dévoile l'enfant : sa petite planète avec les couchers du soleil mélancoliques, les baobabs qu'il faut arracher tant qu'ils sont des pousses, les trois volcans dont deux actifs et un éteint qu'il faut ramoner aussi, car « on ne sait jamais », et la rose qui finit d'éclorre un matin. Le prince la regarde émerveillé. Une histoire d'amour et d'amitié commence entre le garçon trop jeune encore pour comprendre la profondeur et les implications de ces liens et la rose trop vaniteuse, trop égoïste pour montrer que l'amour est partagé. Le petit prince prodigue ses soins à une rose qui le boude et qui lui en demande toujours plus. Un jour, las de tant de prétentions, il s'en va, après avoir arrosé une dernière fois sa rose et après l'avoir abritée sous la cloche.

2 Si telle était la situation dans les années 40, en temps de guerre, que dirait Saint-Exupéry s'il voyait que « la distance sociale » est devenu le principe qui gouverne la vie des hommes en temps de paix, à échelle planétaire ?

Il entame donc un voyage initiatique dans l'espace. En quittant sa planète et la fleur qu'il aime, il visite chaque astéroïde « pour se trouver une occupation et pour s'instruire » (p. 41). Les grandes personnes qu'il rencontre éveillent sa curiosité, chacune étant une leçon de vie.

Il rencontre tout à tour un roi qui règne sur une planète minuscule mais qui se croit le roi de l'univers, un vaniteux qui exige d'être admiré, un buveur buvant pour oublier qu'il boit, un businessman qui prétend posséder les étoiles, un allumeur de réverbères qui n'a ni le temps de se reposer ni de dormir entre ces deux gestes d'allumer et d'éteindre le réverbère, car sa planète tourne de plus en plus vite, un géographe qui lui apprend que sa fleur est éphémère et lui conseille de visiter la planète Terre.

C'est là qu'il rencontre d'abord le serpent, celui qui l'aidera à quitter la Terre. C'est là qu'il voit un jardin de roses comme la sienne et cela le chagrine, car il croyait sa fleur unique au monde. C'est encore là qu'il rencontre le renard qu'il apprivoisera et qui sera son ami. Le renard lui fait don du fameux secret : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ». (p. 83) et lui apprend le prix du bonheur.

D'après le titre, la production cinématographique donne à croire qu'il s'agit d'une adaptation du livre à l'écran. C'est juste dans la mesure où l'on y trouve beaucoup de similarités avec l'histoire de Saint-Exupéry, mais c'est inexact si l'on enlève l'insertion des passages du livre représentés en stop-motion.

Ce que le film doit au livre, c'est d'abord le livre lui-même, point de référence qui jalonne toute la fiction cinématographique. Soit dit entre parenthèses, ceci est un point fort critiqué par les détracteurs du VII^e art, à savoir le fait d'adapter un livre du patrimoine universel comme une recette inratable du succès, quoi qu'il y ait toujours un risque lié justement à la célébrité de l'ouvrage adapté. Pour notre part, nous

avons vu la présence de l'image du livre avec les dessins originaux de l'auteur comme un hommage à Saint-Exupéry.

Mark Osborne conserve les moments principaux de l'histoire du livre : l'accident du pilote, l'apparition du petit prince, son histoire avec sa planète, son départ, la rose, quelques rencontres : le roi, le vaniteux, le business-man, l'ivrogne ; son arrivée sur la Terre, la rencontre du serpent, du renard qu'il apprivoise, les autres roses, la recherche du puits, la contemplation du désert et du ciel étoilé, le départ de la Terre du petit prince. Même la dédicace est présente sous une forme insolite : le nom de l'académie est Werth. Ce nom apparaît aussi à l'intérieur sur une affiche dont le titre est *L'Essentiel*.

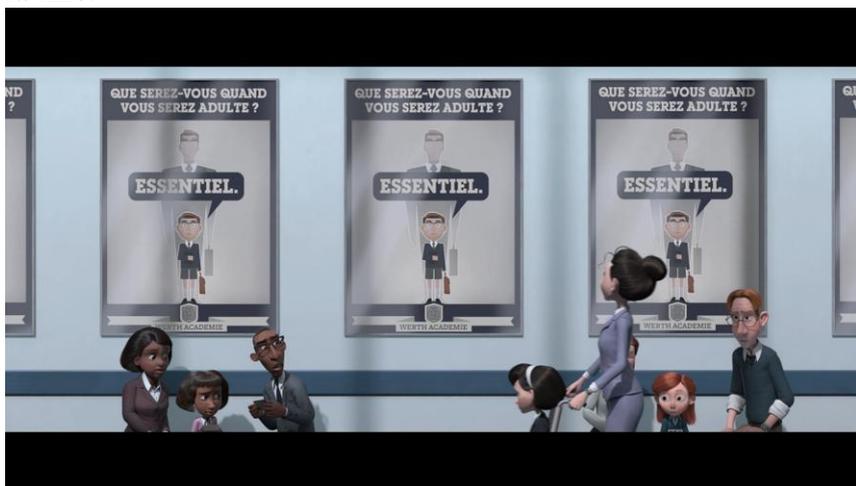
Tous ces éléments forment en fait le prétexte, le point de départ ou d'inspiration pour l'histoire contemporaine du film. Nous sommes encore une fois devant ce cas de figure intéressant où une fiction cinématographique à prétention de vérité sert de cadre à une autre fiction, littéraire, et dont l'auteur devient personnage dans la première fiction³. Dans ce cas précis, on pourrait dire même que Saint-Exupéry redevient personnage de sa fiction. Il y a quelques indices qui pourraient faire croire que le vieux pilote n'est autre qu'Antoine de Saint-Exupéry, puisque dans une allusion il revendique la paternité du livre. En plus, dans la cour de sa maison il a un aéroplane qu'il s'amuse à réparer et à démarrer de temps en temps, au désespoir des voisins.

Le réalisateur raconte l'histoire d'une fillette de nos jours qui vit dans une famille moderne typiquement dysfonctionnelle. Le papa travaille quelque part à l'étranger et sa présence ne se manifeste que par le cadeau d'anniversaire, toujours le même, des gratte-ciel sous une cloche. La maman, elle, est employée

3 C'est le cas du film *The Raven* de 2012 inspiré des ouvrages de Poe et dont nous avons publié l'analyse sous le titre « Poe et la fiction meurtrière » dans le no 8 de cette revue.

corporatiste. Cela se voit à sa tenue *office*, à son langage *corporate* à sa mentalité utilitariste. Elle pense toujours en terme de performance et de compétition, d'où son ambition de voir sa fille réussir son entrée à la prestigieuse académie Werth.

L'essentiel est invisible pour les yeux, nous dit cette phrase clé. Osborne la reprend à rebours, en quelque sorte. L'essentiel était fort visible pour tous les yeux, sauf pour ceux qui ne savent pas regarder. La fillette rate son examen en passant à côté de l'essentiel qui s'affichait en grand sous les yeux de la mère et de la fille.



Suite à ce ratage, la maman n'abandonne pas. Elle emménage près de l'académie et planifie les vacances de sa fille jour par jour, minute par minute. Même le cadeau d'anniversaire est déjà décidé. Bref, la fillette sera confinée et devra étudier sérieusement pour l'examen prochain. Sa mère lui impose *son* projet de vie, un mode de vie standardisé à gestes répétitifs, sécurisants, où le conformisme est le garant du succès. Mais voilà qu'un jour un avion en papier atterrit sur son bureau. La fillette le

déplie et lit ce qui est écrit dessus. C'est un fragment du *Petit prince*.

Désormais, sa vie prend une autre tournure. Grâce à l'aviateur, la fillette oublie l'étude, les pavés qui s'empilent sur son bureau et découvre la joie de vivre et le plaisir de s'instruire. Elle passe ses journées chez l'aviateur, elle lit les pages du livre et le soir, perchée sur le toit de la maison de l'aviateur, elle admire les étoiles à travers un vieux télescope. L'aviateur lui donne même un renard, une vieille peluche qui après quelque rafistolage est comme neuf. La fillette ne s'en sépare jamais, elle dort avec.

Cette vie idyllique ne pouvait pas durer. Suite à un incident, la maman découvre que sa fille passe son temps autrement que prévu. Cette fois-ci, ça y est, les feuilles du livre vont à la poubelle, les stores de la fenêtre tentatrice sont baissés, la porte est fermée à clé et la maman surveille de près le progrès de sa fillette. Les vacances finissent et le jour de l'examen approche. La veille eu soir le voisin aviateur a un malaise et il est amené à l'hôpital en ambulance. La fillette décide de partir à la recherche du petit prince car seul lui pourrait ramener son ami à la vie. Une nouvelle aventure commence

Rêve ou imagination débridée de la fillette, on ne le sait pas trop et, dans le fond, peu importe. Cette partie peut être vue aussi comme une allégorie de l'enfance contemporaine avec des éléments inquiétants, voire terrifiants. De l'avis des spectateurs français que nous avons lus sur le site « AlloCiné », ce film n'est pas pour les enfants, les enfants ne devraient pas le regarder. En effet, dans cette partie, il y a certaines images qui pourraient perturber les petits.

Les grandes personnes aiment les chiffres. Une pédagogie à rebours

Si cet intertitre vaut pour le monde des adultes tel que le voyait Saint-Exupéry à son époque, de nos jours il est plus que valable dans notre monde numérisé qui prend le pas sur le réel.

À l'instar du petit prince, la fillette exécute elle aussi un trajet initiatique, mais à la différence de son héros, elle est bien pourvue, elle *sait*. Accompagnée de son renard en peluche elle monte dans l'aéroplane et réussit à le faire décoller. Elle arrive dans un autre monde qui ressemble un peu au sien, au sens où tout est bien aligné, tout est conforme, mais il n'y a que des adultes qui marchent l'échine courbée, la tête basse. Un monde cauchemardesque organisé à la façon d'une immense corporation où tout le monde travaille devant des ordinateurs. Le film tourne à la dystopie.

La fillette rencontre des personnages qui lui sont familiers : le vaniteux se présente sous la forme d'un policier méchant qui l'arrête pour des infractions imaginaires, l'empereur-liftier règne sur l'ascenseur, le buveur est un grutier ivrogne et le businessman est le grand chef de tout ce beau monde. Il dirige tout, il possède tout, y compris les étoiles.

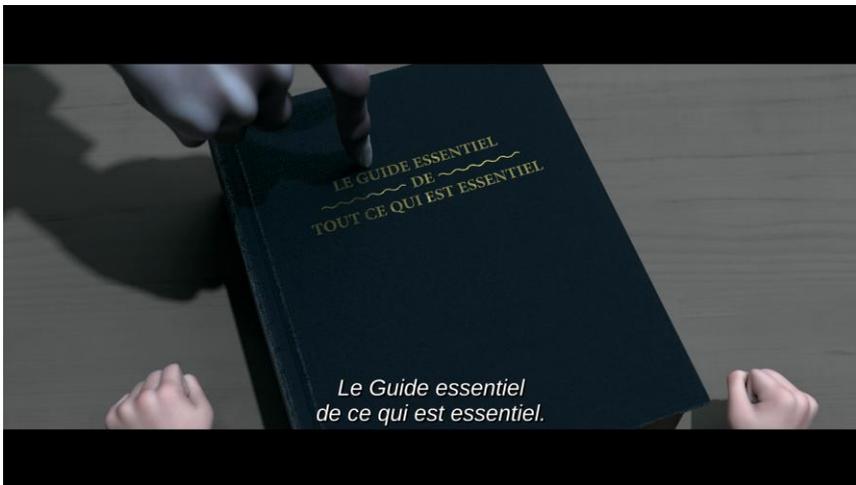
Dans ce monde tout est calculé en détail en terme d'efficacité. Rien n'est laissé au hasard, l'imprévu étant le plus grand danger, donc il faut lui couper la possibilité de faire sortir les êtres et les choses de la ligne droite. L'imprévu ici c'est la fillette-même qui atterrit avec sa peluche et les feuilles du livre dans ce monde sans enfants, tout comme dans son monde l'imprévu avait pris le visage barbu d'un voisin un peu toqué, épris des étoiles et du *Petit prince*.

La fillette retrouve le petit prince. Celui-ci a grandi, c'est un adolescent maintenant, très maladroit, qui fait office de ramoneur des cheminées de la grande usine. C'est le seul personnage qui porte un nom : M. Prince. Il a oublié qui il était et d'où il venait. Tout ce qu'il sait, c'est que « être enfant n'est pas

bien », il faut donc y remédier. Il emmène la fillette à l'usine qui se situe dans le souterrain. Nous estimons que c'est une usine à broyer l'enfance. Et les enfants avec.

Il s'agit d'une immense machinerie à broyer les jouets pour les transformer ensuite en objets utiles, en trombones, par exemple.

La fillette est empoignée par un employé qui la fait asseoir à une table d'où sortent des boucles en fer qui attachent ses poignets. La leçon de rééducation peut commencer. L'employé lui apporte un gros livre qui porte le titre *Le Guide essentiel de tout ce qui est essentiel* et qu'elle doit étudier.



En même temps, il lui explique le « processus d'accélération de croissance » et lui fait signer de force un papier qui le décharge lui, le businessman et la corporation de toute responsabilité.

Ce processus est carrément une torture. Une trappe immense s'ouvre d'où sortent des pinces prêtes à saisir la fillette pour la jeter ensuite dans une sorte de laminoir. Heureusement, la

fillette est sauvée in extremis par le renard et c'est le méchant employé qui est attiré dans la mécanique à détruire l'enfance.

Tout cela est vraiment dérangeant, voire effrayant, même si l'on regarde ces séquences comme une figure, une allégorie onirique de la peur de grandir. On pense plutôt au lit de Procrustes en tant qu'instrument de torture.



Ce passage fait réfléchir au système d'éducation de nos jours, que ce soit l'éducation parentale ou institutionnelle. Ce qui nous est donné à voir est une pédagogie inversée, à rebours. La créativité de l'enfant, son talent, son imagination sont endigués et détournés vers le pragmatisme impitoyable. L'expérience racontée par Antoine de Saint-Exupéry, comment il a raté une carrière de peintre à cause des grandes personnes dépourvues d'imagination est cent fois pire dans celle qui est imaginée par Osborne, sans aucun grain d'humour : comment rater son enfance et sa vie avec. Tout est menacé de passer dans l'immense broyeur.

Ce passage fait réfléchir au système d'éducation de nos jours, que ce soit l'éducation parentale ou institutionnelle. Ce qui

nous est donné à voir est une pédagogie inversée, à rebours. La créativité de l'enfant, son talent, son imagination sont endigués et détournés vers le pragmatisme impitoyable. L'expérience racontée par Antoine de Saint-Exupéry, comment il a raté une carrière de peintre à cause des grandes personnes dépourvues d'imagination est cent fois pire dans celle qui est imaginée par Osborne, sans aucun grain d'humour : comment rater son enfance et sa vie avec. Tout est menacé de passer dans l'immense broyeur.

La fillette est sur le point de subir un traumatisme psychologique et physique par la torture. Il faut non seulement grandir, mais aussi oublier son enfance. Le méchant businessman l'affirme d'ailleurs : « Grandir, ce n'est pas tellement ça le problème. Le problème c'est d'oublier. » Et plus loin : « Mais bon sang ! Quand est-ce que tu vas oublier d'être un enfant ? » « Jamais ! » rétorque la fillette. En fait, le moyen de refouler la douleur d'un traumatisme est d'oublier ce qui s'est passé et surtout d'oublier son passé pour faire place à l'alter persona. Il paraît que cela avait très bien marché avec le petit prince. C'est grâce à la fillette et aux pages du livre que M. Prince se souvient et il redevient lui-même.

Ce que Mark Osborne nous montre à l'écran a été déjà longuement débattu dans des ouvrages de spécialité, notamment autour du nouveau pédagogisme florissant. Nous nous rangeons du côté de John Taylor Gatto (1935-2018), un ancien professeur et auteur de nombreux livres sur les défaillances du système d'éducation à tous les niveaux et dont nous citons le titre *The Underground History of American Education* (2000), un livre volumineux où il remet constamment en question la pédagogie. Issu du système il est bien placé pour le critiquer et pour montrer que le coupable de l'échec scolaire n'est pas l'élève, ni le professeur mais le système en soi issu d'une société basée sur

le profit et qui loin d'éduquer les enfants il étouffe en eux toute singularité.

Un dernier point que nous voulons relever ici est le rôle éducatif de la littérature. C'est, comme dirait le renard, quelque chose de trop oublié. A regarder de près, il n'y a que les chiffres qui comptent, ils sont l'essentiel. Les Lettres, elles, passeront au laminoir à broyer la mémoire de l'enfance si l'on ne prend pas garde. La fin du fil, surprend encore une fois l'image du livre-culte, cette fois-ci avec les feuilles bien en place.

En guise de conclusion

L'un des mérites du cinéma est qu'il peut rendre plus accessible un livre ne serait-ce que par la condensation du temps nécessaire à la lecture. Néanmoins, il faut regarder aussi les inconvénients. La perspective du réalisateur ne se superpose que rarement sur celle de l'écrivain et surtout lorsqu'il s'agit d'un grand décalage temporel. Le petit prince d'Osborne s'est fait avoir par les grandes personnes, lui qui était si réservé à leur faire confiance. Elles lui ont fait tout oublier par la torture, en l'entourant de chiffres, ce n'est pas très clair, et le voilà un adolescent sans mémoire, sans aucune compétence non plus, maladroit et un peu bête.

Bibliographie:

- Antoine de Saint-Exupéry, 1943, *Le petit prince*, Edition du groupe « Ebooks libres et gratuits »
- Gatto, John Taylor (2000): *The Underground History of American Education*, The Oxford Village Press.